

PARIS 8

UNIVERSITÉ DES CRÉATIONS

Le jardin des délices

CINÉCLUB
2025-2026

Programme conçu et élaboré dans le cadre du Master Valorisation
des Patrimoines Cinématographiques et Audiovisuels

Grégoire Quenault

PROGRAMMER / MONTER DES FILMS

Elodie Hachet

MISE EN ŒUVRE DU PROGRAMME / GESTION DU CINÉ-CLUB

AVEC

*PIERRE BARY, RAPHAËL BENYAIR, AGNÈS BERNARD, YASSMINE BETIOUI, TAINÁ BOUFFAY, SIMON COZETTE,
ROMAIN DUPOUY, MARLÈNE FOUBERT, SAGE MARTIN, AÏSHA RIAZ MOHAMMAD, GABRIEL RAFFOUX,
NATALIA SÁNCHEZ, DANIEL WANG CHUNG-YU*

ASSISTANCE TECHNIQUE

Delphine Rives, Gaël Le Pemp, Romain Lambert et Gil Avet

Nous remercions également Arnaud Laimé, Nouria Hadjal, Samuel Esneult,
Viviane Ferran, Bruno Dell'Angelo, Damien Angelloz-Nicoud, Jennifer Verraes,
et le service de reprographie de l'Université de Paris 8.

Le jardin des délices

CINÉCLUB 2025-2026

Le mercredi, 12 h 30

➤ Attention : certaines séances peuvent être avancées
à 12 h ou 12 h 15

**Salle de projection *Bleue Nuit Tropicale*
A1 181 – Bâtiment A**

INTRODUCTION

Je « pensais voir ». En réalité, par l'effet d'une lente inversion, je suis regardé [...] Le Jardin regarde. Il est plein d'yeux qui « nous considèrent » [...]»¹.

Ainsi Michel de Certeau commente-t-il *Le Jardin des délices* de Jérôme Bosch (ca.1480-1505) dont les prunelles symboliques, matérialisées par des trous, des sphères et autres formes ovales ou circulaires, ressemblent tant aux mille yeux avec lesquels le cinéma observe le monde tout en nous regardant.

Le tableau se décompose dans sa partie intérieure en trois moments : *Le Paradis, la création d'Ève et sa présentation à Adam, L'Humanité avant le déluge, et L'Enfer*. Bosch fait une interprétation très personnelle de l'époque antédiluvienne du récit biblique, qui devient un fourmillement vertigineux de détails, de scénettes incongrues et loufoques, une profusion iconographique et symbolique. Le panneau central plus particulièrement, présente dans une nature luxuriante une humanité certes libre mais aveugle à ses péchés, vautreée dans la luxure, la gourmandise, l'oisiveté ou l'orgueil.

Cette représentation n'est d'ailleurs que le préquel d'une autre image, sinistre, placée au recto de la première et visible en situation fermée du triptyque : Dieu abattant sur Terre le Déluge, punissant l'humanité de son impiété. Selon les spécialistes, le tableau constituait en son temps un *speculum*, un miroir du monde, duquel le spectateur était invité à tirer des enseignements moraux.

Comme les figures du *Jardin des délices*, les cinéphiles sont les explorateurs d'un monde parallèle, d'une autre version de l'espèce humaine. Ils ne fuient pas le monde, ils l'embrassent dans sa complexité, ses mystères et ses paradoxes. Chaque séance est une expérience qui nous amène à contempler notre nature, nos pulsions et notre finitude. Dans l'obscurité de la salle, nous nous retrouvons face au reflet de nos désirs et de nos peurs. Le cinéphile est cet initié qui trouve son chemin dans le jardin des délices cinématographique.

Le récit de cette humanité en perdition résonne par ailleurs étrangement avec le monde contemporain. Il n'est certes plus question de châtement divin mais cepen-

¹ Michel de Certeau, *La Fable mystique, tome 1, XVI^e-XVII^e siècle*, Paris, éd. Gallimard, coll. «Tel», 1982, p. 99

dant toujours de cataclysmes et de pluies diluviennes, de montées des eaux, que sont encore dans la panoplie des catastrophes, mégafeux, cyclones, sécheresses et famines... corollaires du réchauffement climatique et avant tout de l'irresponsabilité des hommes. Le programme de films à suivre reprend ce schéma biblique, de la Création aux Enfers, de l'insouciance au Déluge, autant d'échos cinématographiques à la vision de Bosch.

Au commencement, Dieu crée donc les Cieux et la Terre, puis à son image, Adam et Ève, afin de régner sur sa création. Il les place dans l'harmonieux Jardin d'Éden. Tout va très bien. Jusqu'à ce qu'une pomme... En réalité, le paradis peut se perdre plusieurs fois. Dans *The Tree of Life*, Jack O'Brien se souvient de sa prime enfance, intense bonheur, perfection primordiale, dont il est désormais en « exil ». Nombre de cinéastes ont rapproché la beauté de la nature de l'Éden : Franco Piavoli, Mohsen Makhmalbaf, Stan Brakhage, Robert Todd, ou Cynthia Scott... Quant à Adam et Ève, ils pourraient aujourd'hui ressembler aux personnages que Tsai Ming-liang isole dans *The Hole*, envoyant à ce couple qui s'ignore encore, une épidémie et le déluge. La pomme est, elle, cueillie dans un film de Derek Jarman.

Dieu, déjà, était spéciste. Il dit aux hommes : « dominez [...] tout animal qui se meut sur la terre. » Ainsi les hommes firent-ils disparaître à ce jour près de la

moitié des espèces. Les films d'Ana Vaz et de J. Garcia Prado rendent compte de ce partage des territoires entre l'homme et le reste du monde vivant. Les créatures chimériques de Bosch, mi-humaines mi-animales, réapparaissent quant à elles de manière troublante dans le *Wicker Man* de Robin Hardy.

L'insouciance du tableau renvoie à l'image alors classique du *Jardin d'amour*. On danse, on rit, comme dans *Fête au jardin botanique*, issu de la *Nouvelle vague* tchèque. Pourtant, déjà dans *La règle du jeu* (1939), les marivaudages de la haute-société l'empêchent d'entendre le bruit des bottes d'une Europe qui part en guerre. L'enchevêtrement des corps lascifs rappelle certaines oeuvres d'avant-garde comme *Lot in Sodom*, *Flaming Creatures*, *Chumlum* ou *Dyketactics*.

Si *Le Jardin des délices* est dans ses thèmes et ses codes une peinture d'inspiration religieuse, elle est surtout prétexte à l'ironie, l'érotisme et l'humour, qui rendent finalement évidente sa destination profane, voire hérétique. Chaucer, un peu avant le peintre, décrivait semblablement dans *Les Contes de Canterbury* ce Moyen-âge finissant. Tous deux reprennent le thème de *la vilaine auberge* où règnent grivoiseries, débauches et ivrogneries. Pas étonnant alors que Pasolini adapte l'œuvre de Chaucer et incarne lui-même le poète anglais, s'amusant des « drôleries » sorties de son imagination et abandonnant les personnages à

leurs vices.

Le jeu, la ripaille et la musique ressortissent également des occupations paresseuses de *l'auberge*. Satyajit Ray et Peter Greenaway éclairent de deux visions singulières la perte par les arts de la musique ou de la table. Le premier avec un extrême raffinement, le second dans un esprit baroque exacerbé. La subversion, la provocation, la dimension énergétique des *Contes* sont aussi souvent, comme la rébellion, celles de la jeunesse, trouvant d'autres formes d'exultations ou de *dépense* dans les films de Bruce Conner, Kenneth Anger, Toshio Matsumoto et David Wojnarowicz.

Le *Satyricon* de Fellini participe du foisonnement, de la démesure et du même destin funeste d'un monde « rêvé ». Les pérégrinations d'Encolpe et d'Ascylte les mènent littéralement au *Jardin des délices* de l'antiquité grecque et romaine, où règnent paix, joie et plaisir, mais tracent surtout la décadence de Rome, finissant – comme sous Néron, et comme dans le tableau du peintre – dans les flammes.

L'humanité livrée à elle-même ne pouvait donc que mal finir. *Storm Children* de Lav Diaz fait ainsi écho aux pluies dilu-

viennes s'abattant aux confins du monde, mais également à l'intumescence sans fin d'un capitalisme à la dérive, figurée par des supercargos échoués tels de ridicules léviathans. Le péril collapsologique pourrait aujourd'hui venir d'un emballement climatique ; hier plus sûrement d'une guerre atomique. C'est dans ce dernier théâtre que prend place le film de Randal MacDougall qui relance la question de l'altérité, sur un plan géopolitique, social et intime tout à la fois. « *Partout le regard de l'autre surplombe* », poursuit Michel de Certeau dans son analyse d'un tableau qui, appelant l'interprétation tout en œuvrant à la rendre impossible, semble dire au spectateur qui cherche à en résorber le mystère : « *Toi, que dis-tu de ce que tu es en croyant dire ce que je suis ?*² »

**Grégoire Quenault, Élodie Hachet,
Jennifer Verraes et Pierre Bary**

² *op. cit.*, p. 99



PROGRAMME 1^{ER} SEMESTRE

S | 01

22 octobre 2025

Le paradis perdu

En présence d'Antoine Depreux

The Tree of Life,

Terrence Malick (2011, États-Unis, 138')

S | 02

29 octobre 2025

Les harmonies au jardin

Mothlight, Stan Brakhage (1963, États-Unis, 4')

Asyl 74/75, Kurt Kren (1975, Autriche, 8'26")

Il pianeta azzurro, Franco Piavoli (1981, Italie, 83')

Summer Light, Robert Todd (2012, États-Unis, 2'40")

S | 03

5 novembre 2025

Nature sans cadre :

Visions nomades au Jardin d'Eden

Gabbeh, Mohsen Makhmalbaf (1996, Iran, 75')

Bouquets 1-10,

Rose Lowder (1994-95, France, 11'33")

S | 04

12 novembre 2025

Le monde d'Adam et Eve

En présence d'Armel Hostiou

Stolen Apples for Karen Blixen,

Derek Jarman (1973, Royaume-Uni, 3')

The Hole, Tsai Ming-liang (1998, Taiwan - France, 96')

S | 05

19 novembre 2025

Le jardin en folie

Le jardin des délices à 360,

Eve Rambos (2014, France, 12'17")

Fête au jardin botanique,

Elo Havetta (1969, Tchécoslovaquie, 83')

S | 06

26 novembre 2025

L'échappée des songes

The Garden of Earthly Delights,

Stan Brakhage (1981, États-Unis, 1'50")

La Compagnie des inconnues,

Cynthia Scott (1990, Canada, 101')

S | 07

3 décembre 2025

Le cœur à l'aise

En présence de Noël Herpe

La règle du jeu, Jean Renoir (1939, France, 106')

S | 08

10 décembre 2025

Du jardin aux rues

Il fait nuit en Amérique, Ana Vaz (2022, Brésil, 66')

Sarna, Josue Garcia Prado (2020, Guatemala, 18')

S | 09

17 décembre 2025

Chorégraphie des corps, désinhibés

Lot in Sodom, James Sibley Watson

et Melville Webber (1933, États-Unis, 28')

Flaming Creatures, Jack Smith (1963, États-Unis, 42')

Dyketectics, Barbara Hammer (1974, États-Unis, 4')

Chumlum, Ron Rice (1964, États-Unis, 26')

PROGRAMME 2^E SEMESTRE

S | 10

4 février 2026

De la dépense libidinale

En présence de Cécile Sorin

The Clearing, Alexis Bistikas (1993, R-U - Grèce, 7')

Les contes de Canterbury,

Pier Paolo Pasolini (1972, Italie - France, 111')

S | 11

11 février 2026

Carnaval, les feux du printemps

Este es mi reino,

Carlos Reygadas (2010, Mexique, 13')

The Wicker Man,

Robin Hardy (1973, Royaume-Uni, 94')

S | 12

18 février 2026

Le jeu des inspirations

En présence de Giulia Filacanapa

Satyricon, Fellini (1969, Italie - France, 130')

S | 13

4 mars 2026

Le déluge, débordements mystiques

En présence de Jennifer Verraes

Storm Children, Lav Diaz (2014, Philippines, 143')

S | 14

18 mars 2026

Ivresse de la musique

Le salon de musique, Satyajit Ray (1958, Inde, 99')

S | 15

25 mars 2026

Entrée, plat, dessert / Gourmandises

The Cook, The Thief, His wife and Her Lover,

Peter Greenaway (1989, Royaume-Uni, 124')

S | 16

1er avril 2026

Energétique, provocations et sacrilèges

A Movie, Bruce Conner (1958, États-Unis, 12')

Scorpio Rising,

Kenneth Anger (1963, États-Unis, 28'30")

For my Crushed Right Eyes,

Toshio Matsumoto (1968, Japon, 13')

A Fire in My Belly,

David Wojnarowicz (1990, États-Unis, 21')

S | 17

8 avril 2026

L'Apocalypse, ou presque...

En présence de Jennifer Verraes

Le monde, la chair et le diable,

Ronald MacDougall (1959, États-Unis, 95')



Le paradis perdu *En présence de Antoine Depreux*

22
OCT
2025

L'origine du monde, c'est ce que Terrence Malick nous donne à voir dans son film controversé, mais néanmoins auréolé de la Palme d'or à Cannes : *The Tree of Life*. Ce monde peut-il incarner le paradis terrestre ? Quelles en sont les limites ? La planète Terre ? L'Univers ? Le quartier pavillonnaire de leur petite ville du Texas est pour les enfants de la famille O'Brien, le jardin d'Eden ; là même où, dans la Bible et dans la partie gauche du triptyque de Jérôme Bosch, Adam et Ève trouvent harmonie et paix infinies. Un paradis immaculé en apparence pour vivre une enfance heureuse, un monde idéal. Mais très vite la tyrannie du père brise ce paradis, gagnant les enfants malgré la présence angélique de la mère.

Ayant quitté l'innocence du monde paradisiaque, la rédemption n'est pas garantie. Une fois déchu du jardin d'Éden, l'aîné des fils de la famille O'Brien tente de se rappeler les souvenirs de cette enfance, ce temps de l'innocence, où le sort ne s'était pas encore abattu sur lui.

Terrence Malick, cinéaste-poète à la parole rare, s'exprime par ses films, revisite de manière intime et cosmique le mythe du Jardin d'Éden à travers une nostalgie d'un temps passé et perdu. Il nous invite à plonger dans un monde paradisiaque dont nul ne paraissait avoir conscience avant son effondrement. À quel moment avons-nous perdu ce jardin ? Lors de l'apparition de la vie sur Terre ? À l'aube des Homo sapiens ? Des questions aussi vieilles que le monde, auxquelles le film n'apporte aucune réponse. Malick nous laisse errer du Texas aux confins de la galaxie, porté par les images sublimes d'Emmanuel Lubezki.

Chacun pourra se faire une idée du message que souhaite délivrer le réalisateur à travers *The tree of life*. Un film à la multitude d'interprétations possibles comme le fameux tableau de Jérôme Bosch...

Raphaël Benygair

The Tree of life

Terrence Malick

2011, États-Unis

139', coul., sonore, 35 mm

Scénario : Terrence Malick

Directeur de la photographie :

Emmanuel Lubezki

Assistants réalisation : Bobby Bastarache,

Cleta Elaine Ellington, Katie Tull

Direction artistique : David Crank

Montage : Hank Corvin, Jay Rabinowitz,

Daniel Rezende, Billy Weber

et Mark Yoshikawa

Musique originale : Alexandre Desplat

Décors : Jack Fisk

Costumes : Jacqueline West

Production : Dede Gardner, Sarah Green,

Grant Hill et Bill Pohlad

Effets visuels : Dan Glass, Tom Debenham,

Dominic Parker, Olivier Dumont et Bryan

Hirota

Production : River Road Entertainment,

Cottonwood Pictures et Plan B Entertainment

Distinction : Palme d'or, Festival de Cannes

2011

Avec : Brad Pitt, Jessica Chastain, Sean

Penn, Hunter McCracken, Laramie Eppler,

Tye Sheridan, Fiona Shaw, Kari Matchett,

Joanna Going, Jackson Hurst...



Les harmonies au jardin

Dans la bible, Dieu créa le monde en sept jours, le troisième marquant l'arrivée de la mer, de la terre et de la vie végétale. C'est ce moment qui est représenté par Bosch dans *Le Jardin des délices*, lorsque les panneaux extérieurs sont refermés, et c'est ainsi que commence *Il pianeta azzurro* de Franco Piavoli. Qualifié par Tarkovsky de "poème" et de "concert de nature", ce documentaire de 1982 est une ôde aux cycles et aux forces primaires qui régissent notre monde. À travers des jeux de montage, Piavoli met en miroir nos comportements et ceux des autres êtres vivants, faisant de l'humain un organisme comme les autres, au même titre que les plantes et les animaux.

Comme Piavoli, Robert Todd propose une forme de spiritualité laïque dans son film *Summer light*. Il ne s'agit pas d'imposer une foi, mais de réenchanter notre regard sur le monde, de montrer que la nature peut être sacrée. Nous plongeons dans un univers édénique, un espace pur, baigné de lumière et de silence, où la nature est perçue avec respect et émerveillement.

Laisser entrer la lumière, que celle-ci devienne une force révélatrice et constructrice d'un paysage, c'est ce que l'œuvre de Kurt Kren, *Asyl 75* incarne à son tour. Un tableau se révèle sous nos yeux, rythmé par les saisons et ses transformations, en créant un panorama renvoyant à un ensemble pondéré.

L'aspect cyclique de la nature se voit dépeint dans l'œuvre dichotomique de Stan Brakhage, vie et mort, quiétude et mouvement. Touché par la tragique vie des papillons de nuit, immolés en quête de lumière, il leur redonne un deuxième souffle en les glissant entre deux pellicules transparentes dans *Mothlight*.

Ces films exposent le monde comme un organisme vivant, régi par les naissances, les morts, l'eau, la lumière, les cycles.

Agnès Bernard et Romain Dupouy

Mothlight

Stan Brakhage

1963, États-Unis
4', coul., sil., 16 mm

Asyl 75

Kurt Kren

1975, Autriche
8'26, coul., sil., 16mm

Il pianeta azzurro

Franco Piavoli

1981, Italie
83', coul., sonore
Format d'origine : 35 mm

Scénario : Neria Poli et Franco Piavoli
Image : Carlo Ventimiglia et Franco Piavoli
Montage : Franco Piavoli
Son : Fausto Ancillai, Giuliana Zamariola
Producteur : Silvano Agosti
Production : 11 Marzo Cinematografica
Distinction : Best new director à l'Italian National Syndicate of Film Journalists et Golden Goblets, Italie

Summer Light

Robert Todd

2012, États-Unis
2'40, coul., sonore, num.
Format d'origine : 16 mm



Nature sans cadre : visions nomades au Jardin d'Éden

Gabbeh (1996) de Mohsen Makhmalbaf et *Bouquets* (1994-1995) de Rose Lowder nous invitent à envisager le paysage autrement que comme un simple décor. Ici, la nature vibre de rythmes et de mémoires, parle en poésie de couleurs, de textures et de mouvements.

Dans *Gabbeh*, la terre iranienne n'est pas un arrière-plan, mais une tapisserie vivante, perçue à travers le regard d'une jeune femme nomade. Son histoire est indissociable du territoire entrelacé à l'herbe, à l'eau, au ciel. Makhmalbaf refuse l'exotisme et propose plutôt une vision du paysage intime avec un monde autonome et animé. Comme le souligne Negar Mottahedeh¹, il ne s'agit pas ici d'une nature réduite à une « beauté passive », mais d'une expérience incarnée.

Image par image, en surimpression, Lowder compose un langage visuel presque haptique, où le regard devient une forme de toucher. Dans *Bouquets*, la vision devient un acte de co-présence. Le jardin ne se fige jamais. Il clignote, respire, se transforme. Comme l'écrit Guinevere Narraway², l'œuvre de Lowder met en scène une « vision étrange », en refusant toute représentation idyllique du paysage. Sa démarche féministe et matérialiste insiste sur une rencontre réciproque entre spectateur et environnement, vécue dans l'instant.

Contrairement à la composition statique et hiérarchique du premier panneau de Bosch, les films de Makhmalbaf et Lowder adoptent une fluidité, offrant une exploration temporelle de la nature qui échappe à toute interprétation unique. Les deux cinéastes pratiquent un nomadisme cinématographique, à la fois géographique et perceptif. Le territoire n'est pas seulement traversé, mais constamment réinventé, oscillant entre le concret et le mythique.

Yasmine Betioui

Gabbeh

Mohsen Makhmalbaf

1996, Iran

72', coul., sonore

Scénario : Mohsen Makhmalbaf

Directeur de la photographie :

Mahmoud Kalari

Montage : Mohsen Makhmalbaf

Musique : Hossein Alizadeh

Son : Mojtaba Mirtahmasb

Production : Makhmalbaf Film House

Avec : Shaghayegh Djodat, Hossein

Moharami, Rogheih Moharami, Abbas Sayah,

Parvaneh Ghalandari...

Bouquets 1-10

Rose Lowder

1994-1995, France

11' 33, coul., sil., 16 mm

¹ Mottahedeh, N. (2004). "Life Is Color!" *Toward a Transnational Feminist Analysis of Mohsen Makhmalbaf's Gabbeh*. In K. McHugh & V. Sobchack (Eds.), *Feminisms (Special Issue)*, Signs, 30(4), 1403-1424. The University of Chicago Press.

² Narraway, G. (2023). *Strange Seeing: Re-viewing Nature in the Films of Rose Lowder*. In A. Pick & G. Narraway (Eds.), *Screening Nature: Cinema Beyond the Human*. New York: Berghahn Books.

³ MacDonald, S. *Rose Lowder Interviewed*.

Millennium Film Journal, Issues 30/31.
http://mfj-online.org/journalPages/MFJ30_31/
SMacDonaldRose.html

⁴ Gajan, P. (1996-1997). *Entretien : Mohsen Makhmalbaf*. 24 images, No. 85, hiver.



Le monde d'Adam et Ève

En présence d'Armel Hostiou

Adam et Ève volent et mangent le fruit défendu du Jardin d'Eden. Fâché, Dieu les punit et leur envoie le déluge. Confrontés aux souffrances ainsi qu'aux péchés, sommes-nous capables de trouver la rédemption ?

Dans *The Hole*, Tsai tout puissant déclenche une épidémie et un déluge, soit une situation apocalyptique contemporaine, et isole ses protagonistes dans un huis-clos. Un voisin et une voisine, qui ne se sont encore jamais rencontrés, sont dès lors reliés par un trou, sorte de cordon ombilical, leur seul moyen de communication.

Ce film s'inspire du boom économique des années 1980-1990 en Asie de l'Est, période marquée selon Tsai par la violence, la corruption, l'aliénation et la difficulté croissante des relations personnelles entre les êtres¹. Pour le dramaturge Bertolt Brecht, « l'effet d'aliénation est produit (...) à travers les commentaires sur les scènes par un narrateur, des personnages de l'intrigue (...) ou par l'insertion de chansons et de chants »². Le caractère éphémère de l'aliénation porté par les passages musicaux dans *The Hole*, employés peu avant le renommé *La saveur de la pastèque* du cinéaste, conduit ici davantage au soulagement.

En prélude, le film *Stolen Apples for Karen Blixen* de Derek Jarman, nous présente un Jardin d'Eden flou et remet en scène un vol de pommes.

Ces œuvres questionnent l'existence d'un monde utopique et offrent une réflexion sur la coexistence des défis et des péchés, nous invitant à chercher malgré les difficultés une forme de rédemption. Dans un monde dévasté, le dernier homme et la dernière femme essaient de contrer leur solitude dans une consolation réciproque. C'est le cœur de la nature humaine.

Daniel Wang Chung-Yu

Stolen Apples for Karen Blixen

Derek Jarman

1973, Royaume-Uni

3', n&b, son mono, num.

Format d'origine : Super 8 mm

Musique : Machina Amniotica

Avec : Gerald Incandela

The Hole

洞, Dòng

Tsai Ming-liang

1998, Taïwan – France

96', coul., sonore

Avant-Première : Festival de Cannes en compétition officielle, 16 mai 1998

Sortie en France : 24 mars 1999

Assistant réalisateur : Arthur Chu

Scénario : Tsai Ming-liang, Yang Pi-ying

Musique : Chansons interprétées dans les années 50-60 par Grace Chang

Photographie : Liao Pen-jung

Son : Yang Ching-an

Lumière : Wang Sheng

Chorégraphie : Joy Lo

Décor : Lee Pao-lin

Costume : Chow Min

Montage : Hsiao Ju-kuan

Producteur : Pierre Chevalier

Directeur de production : Jay Chiao

Sociétés de production : Arc Light Films (Taipei), CMPC – Central Motion Pictures Corporation (Taipei), Haut et Court (Paris) ; en association avec La Sept Arte.

Avec : Yang Kuei-mei, Lee Kang-sheng, Miao Tien, Tong Hsiang-chu, Lin Hui-chin...

¹J.-P. Rehm, O. Joyard et D. Rivière, *Tsai Ming-Liang*, Paris, Dis voir, 1999.

²Notre traduction.

12
NOV
2025



Le jardin en folie

Des villageois dansent, courent, se disputent, rient et marivaudent ensemble. Cette phrase pourrait à la fois décrire le film d'Elo Havetta et le panneau central du triptyque de Jérôme Bosch. C'est qu'en effet, le tableau est référencé de manière explicite dans le film *Fête au jardin botanique*, dans son récit désordonné et jusqu'à son titre.

Ce film fou décrivant le joyeux bazar qui advient pendant un été dans la campagne tchécoslovaque grouille de références picturales et cinématographiques. C'est par elles qu'on entre et qu'on sort du film. Et c'est grâce à elles qu'on peut tenter de porter une réflexion sur ce film singulier d'un cinéaste à la filmographie très courte, brusquement arrêtée par son décès prématuré à 36 ans.

L'arrivée d'un Français dans un village de la campagne slovaque bouscule le quotidien des villageois. Cette arrivée se fait par train, dans une référence directe à la célèbre vue Lumière. Le film se clôt sur une équipe de tournage surgissant soudainement du hors-champ – comme si elle avait toujours été là – et filmant les derniers plans du film. Cet hommage ludique au cinéma et à son archaïsme se double d'une exaltation pour la campagne slovaque que Havetta affectionne tant. Ces joyeuses festivités représentées sont à la fois celles d'un hommage au burlesque et d'un amour pour la campagne et ses gens simples. Ainsi, le film respire ce vent de liberté si particulier qui souffle à l'époque sur certaines cinématographies européennes, celui des *Nouvelles Vagues*.

Marlène Foubert

Le jardin des délices à 360°

Eve Ramboz

2014, France

12'17, coul., sonore, num.

Réalisé pour le spectacle *Le Jardin des délices* de la compagnie Blanca Li

Musique : Vincent Munsch

Production : CALM

En partenariat avec Radio France NouvOson

Fête au jardin botanique

(Slavnost V Botanickéj Zahrade)

Elo Havetta

1969, Tchécoslovaquie

83', coul., sonore

Mise en scène : Elo Havetta

Scénario : Lubor Dohnal, Elo Havetta

Prise de vues : Jozef Simoncic

Montage : Alfred Bencia

Musique : Zdenek Liska

Son : Vaclav Skovor

Décors : Juraj zervik st.

Costumes : Jozef Ciller

Production : Studio hranych filmov Bratislava

Producteur : Alexei Artim

Avec : Slavoj Urban, Jiri Sykora, Hana

Slivkova, Zuzana Ciganova, Nina Diviskova,

Dusan Blaskovic, Marta Raslova, Jan Gubala,

Stefan Stibranyi, Margita Zemlova...



L'échappée des songes

Un jardin s'étend sous nos yeux, promettant l'émerveillement dans un équilibre entre ordre et chaos. Mais à y regarder de plus près, les formes vacillent, les chemins se brouillent. Ce qui semblait familier devient inconnu. Le paradis n'est qu'un instant suspendu, une image insaisissable.

Que se passe-t-il quand un itinéraire s'efface sous nos pas ? L'errance est-elle perte ou renaissance ? *The Garden of Earthly Delights* (1981) de Stan Brakhage et *La Compagnie des inconnues* (1990) de Cynthia Scott explorent cette même incertitude : un espace mouvant où l'on se perd autant qu'on se découvre.

Chez Brakhage, la dérive est sensorielle. Son film, sans caméra, utilise la pellicule comme matière vivante : des fragments de végétaux y explosent en couleurs et textures mouvantes. L'image échappe au regard, elle palpète. « Le regard n'est jamais qu'un passage... », écrivait Bachelard. Brakhage ne fige pas le monde, il en capte l'impermanence.

Chez Scott, ce sont les corps qui s'égarent. Un groupe de femmes, parti pour une excursion anodine, se perd dans la nature. Leur errance devient existentielle : libérées des repères, elles redécouvrent un espace intérieur. Brakhage fait vaciller la vision, Scott trouble le chemin. Dans les deux cas, la perte devient passage, une autre manière d'éprouver le monde.

Deux trajectoires, une même expérience : lorsque les repères s'effacent, que reste-t-il ? Le jardin s'éloigne, mais persiste, rémanence d'un rêve à peine effleuré.

Tainá Bouffay

The Garden of Earthly Delights

Stan Brakhage

1981, États-Unis

1'50, coul., sil., 16 mm

La Compagnie des inconnues

The Company of Strangers

Cynthia Scott

1990, Canada

101', coul., son. (mono), 35 mm

Scénario : Gloria Demers, avec Cynthia Scott, David Wilson et Sally Bochner

Photographie : David De Volpi, Roger Martin

Son : Jacques Drouin

Assistant réalisation : François Gingras

Montage : David Wilson

Montage sonore : André Galbrand,

Danuta Klis

Ré-enregistrement : Hans Peter Strobl,

Adrian Croll

Musique : Marie Bernard

Producteur : David Wilson

Producteurs exécutifs : Colin Neale,

Rina Fraticelli, Peter Katadotis

Production et distribution : Office national du film du Canada (ONF)

Avec : Alice Diabo, Constance Garneau, Winifred Holden, Cissy Meddings, Mary Meigs, Catherine Roche, Michelle Sweeney, Beth Webber



Dans un jardin paradisiaque se mêlent les joies du carnaval, des scènes de chasse dans une nature aux ressources semblant infinies, des relations amoureuses et charnelles décomplexées, où hommes et femmes se déguisent, dansent et chantent, où chacun peut jouir de ses privilèges. Jetés à corps perdu dans un tel dévoiement, comment ces personnages pourraient-ils se rendre compte du déluge qui les attend ?

La Règle du jeu de Jean Renoir, met en scène une grande partie de chasse organisée par le Marquis de Chesnaye, qui sur les conseils de son ami Octave, y invite André Jurieux, jeune aviateur héroïque qui s'est épris de la femme du Marquis.

Le film est tourné après la signature des accords de Munich, permettant à l'Allemagne nazie d'annexer des territoires germanophones de la Tchécoslovaquie. Pour la France et le gouvernement Daladier, ces accords permettent de repousser encore un peu l'échéance d'une guerre que beaucoup savent inévitable.

De la même manière, Jean Renoir peint, à travers cette partie de chasse, le tableau d'une micro-société française des années 1930, où tous semblent indifférents à l'état du monde. De l'aristocratie du Marquis, à la marginalité de Marceau le braconnier, Renoir décrit cet ordre des castes encore à l'œuvre avant la guerre, une thématique récurrente de sa filmographie. André Jurieux, aveuglé par son amour pour la Marquise, tentera imprudemment de rentrer dans ce monde qui n'est pas le sien.

Sorti début juillet 1939, le film n'atteint pas le succès critique espéré, et subit de nombreuses coupes de montage et l'hostilité d'un public qui voit le film comme démoralisateur. Le déclenchement de la guerre en septembre enterre sa diffusion commerciale, et ce n'est qu'en 1959, grâce à la reconstruction du film faite par Jean Gaborit et Jacques Durand que *La Règle du Jeu* gagnera l'aura cinéphilique qu'on lui connaît.

Gabriel Raffoux

La Règle du Jeu

Jean Renoir

1939, France

106', n&b, sonore

Scénario : Jean Renoir,
avec la collaboration de Carl Koch
Assistants réalisateur : Henri Cartier-Bresson,
Carl Koch, et André Zwobada
Photographie : Jean Bachelet,
Jean-Paul Alphan
Assistants opérateur : Jean-Paul Alphen
et Alain Renoir
Costume : Coco Chanel
Musique : Joseph Kosma
Photographie : Jean Bachelet
Cadreur : Jacques Lemare
Montage : Marguerite Renoir, Marthe Huguet
Décors : Eugène Lourié, Max Douy
Son : Joseph de Bretagne
Arrangements musicaux : Roger Désormière
et Joseph Kosma
Orchestre sous la direction de Roger
Désormière
Producteur : Claude Renoir (aîné)
Sociétés : Nouvelle Édition française (N.E.F.)
Avec : Jean Renoir, Marcel Dalio, Roland
Toutain, Nora Gregor, Paulette Goddard,
Julien Casette, Mila Parély, Gaston Modot,
Pierre Magnier, Edy Debray, Pierre Nay,
Richard Francœur, Claire Gérard,
Odette Talazac, Anne Mayen, Léon Larive,
Géo Forster, Tony Corteggiani, Nicolas
Amato, Jacques Beauvais, Jenny Hélia,
Bob Mathieu, Gitta Hardy,
Henri Cartier-Bresson...



Du jardin aux rues

"La rue est un cimetière de chiens que personne n'a voulu enterrer" (anonyme).

Les deux films de cette séance reflètent la réalité remodelée de façon récurrente par la présence humaine et révèle les perturbations qu'elle engendre sur la Terre. *Il fait nuit en Amérique* dépeint cette dynamique de manière saisissante, en montrant comment l'urbanisation rapide à Brasilia a forcé les espèces autochtones à s'adapter à cette invasion marginalisante. Le film capture la présence étrange de ces créatures déplacées, brouillant les frontières entre victimes et envahisseurs.

Sarna explore un autre type de coexistence entre l'homme et l'animal. Au Guatemala, les chiens errants ne sont pas considérés comme des intrus, mais font partie intégrante du paysage urbain, nés et élevés dans les rues sans aucun maître pour s'occuper d'eux. Contrairement aux animaux du film d'Ana Vaz, considérés comme des nuisances pour les humains, ces chiens partagent les espaces avec les gens et forment leurs propres gangs. *Sarna* offre un aperçu de leur monde à travers une perspective innocente, presque enfantine, suggérant un rapprochement avec nous, où les chiens éprouvent des émotions et des souvenirs.

Sur le plan visuel, les films adoptent des approches différentes : *Il fait nuit en Amérique* opte pour l'utilisation de la texture granuleuse des vieux films périmés, évoquant une nostalgie obsédante. Tandis que *Sarna*, tourné en numérique, capture l'immédiateté brute de la vie de la rue. Malgré ces contrastes, les deux œuvres traitent les problématiques de coexistence entre animal et humain en Amérique latine. Le traitement de ces thématiques liées à l'environnement nous incite à reconsidérer notre place dans les écosystèmes que nous perturbons si souvent.

Natalia Sánchez

Il fait nuit en Amérique

É Noite na América

Ana Vaz

2022, Brésil – Italie – France

Image : Jacques Cheuiche

Son : Chico Bororo

Montage : Ana Vaz, Deborah Viegas

Musique : Guilherme Vaz

Mixage : Olivier Guillaume

Sound Design : Ana Vaz, Erwan Kerzanet, Nuno da Luz

Production : Beatrice Bulgari, Fernanda Brenner, Olivier Marboeuf, Leonardo Bigazzi

Co-production : Spectre Productions, Pivô

Distinctions : Grand Prix Janine Bazin

& Prix One + One, Festival de Belfort (2022),

Mention spéciale Festival de Locarno

(Suisse), Pardo Verde WWF (2022)

Sarna

Josué García Prado

2020, Guatemala

18', coul., sonore, num.





Le jardin des délices

Jérôme Bosch

Entre 1480 et 1505, volets intérieurs (triptyque ouvert)



Chorégraphie des corps, désinhibés

Des « couples nus couvrent le monde d'un jeu érotique d'une grande fraîcheur, vivant leur sexualité comme joie sans tache et bénédiction pure, les êtres humains étant rendus à la nature dans une innocence végétative ». C'est ce que l'historien Wilhelm Fraenger observe dans le panneau central du *Jardin des délices* de Bosch, et c'est aussi ce que les films de cette séance incarnent.

Dans une démarche expérimentale, les créatures dans ces œuvres nous invitent à une exploration curieuse et désinhibée des intériorités du corps et des profondeurs de l'innocence. Ils brisent les tabous et rendent visible ce qui, souvent, demeure dans l'ombre de la société.

L'adaptation avant-gardiste du récit biblique de Sodome et Gomorrhe par James Sibley Watson et Melville Webber, mêle images expressionnistes et symbolisme. Cette évocation de la sexualité et du plaisir a conduit le film à subir une répression dans tout système de distribution commercial.

Ce désir innocent, puni d'un cataclysme, est également au cœur du film expérimental de Jack Smith, *Flaming creatures*, lui aussi victime de censure et de polémiques. Les accusations d'obscénité et de perversion à la réception ont rendu opaque son caractère libre et artistiquement révolutionnaire. On retrouve encore ces caractéristiques dans *Dyketactics*, l'œuvre pionnière lesbienne de Barbara Hammer, qui introduit dans des surimpressions sensorielles, d'autres êtres ludiques en quête naturelle du plaisir.

Enfin, le film de Ron Rice *Chumlum* est une sorte de "behind the scenes" du tournage des créations de Jack Smith *Flaming Creatures* et *Normal Love*. L'œuvre capture les mêmes personnages dans un état harmonieux et léger. Ils nous invitent à penser aux adamites, des créatures qui pourraient sortir directement du panneau central du jardin d'Eden, désinhibées, où le plaisir et l'innocence dansent ensemble.

Agnès Bernard

Lot in Sodom

**James Sibley Watson
et Melville Webber**

1930-33, États-Unis
28', n&b, sonore, 16 mm
Format d'origine : 35 mm

Scénario : J. S. Watson, M. Webber
Image : James Sibley Watson
Musique : Louis Siegel
Producteur : Bernard O' Brien, JSW et MW

Flaming creatures

Jack Smith

1962-63, États-Unis
42', n&b, sonore, 16 mm

Musique : Tony Conrad
Producteur : The Plaster foundation...
Avec : Francis Francine, S. Bick, J. Markman,
Mario Montez, A. Rockwood, J. Malina,
Marian Zazeela...
Prix : Film Maudit, Third Int'l Film Exposition,
Knokke-Le-Zoute, Belgique, 1964.
Fifth Independent Film Award by Film
Culture Magazine

Dyketactics

Barbara Hammer

1974, États-Unis
4', coul., sonore, num.

Image : Barbara Hammer et Christine Saxton
Bande son : Alix Dobkin et Barbara Hammer

Chumlum

Ron Rice

1964, États-Unis
26', coul., sonore, 16 mm

Bande son originale : Angus MacLise
Avec : J. Smith, B. Grant, M. Montez,
Joel Markman, F. Francine, G. Henson,
B. Titus, Z. Nelson, Gerard Malanga...

17
DÉC
2025



De la dépense libidinale *En présence de Cécile Sorin*

The Clearing d'Alexis Bistikas plonge le spectateur dans une exploration psychologique de la solitude et de la rédemption. Derek Jarman, un des réalisateurs les plus influents pour Bistikas, rayonne de son charme dans ce film, et rend ce dernier à la fois intime et intense. Un homme (Derek Jarman) perdu dans un bois, à la recherche de lui-même, est en quête de sens et lutte contre ses démons personnels. En ancrant son film dans la nature, le réalisateur met en lumière la fragilité humaine face aux épreuves existentielles, tout en offrant une réflexion sur l'introspection et la libération intérieure. Le film restructure le voyeurisme et le désir de voir inhérents au spectateur cinématographique sous la forme d'une vue déambulée à la première personne.

De l'autre côté, *Les Contes de Canterbury* de Pier Paolo Pasolini, adaptation audacieuse de l'œuvre de Geoffrey Chaucer, nous emmène dans un Moyen Âge à la fois charnel et brutal, où les personnages, à travers des récits de vie rocambolesques mais souvent impitoyables, dévoilent les affres de la condition humaine. Pasolini, incarnant ici lui-même Chaucer s'amusant des visions truculentes sortant de son imagination, mêle le sacré et le profane dans une vision acerbe, dénonçant les inégalités sociales, la corruption religieuse et les désirs insatiables. Il utilise l'humour et l'ironie pour souligner les vices universels via « les images blasphématoires »¹. Surtout, la scène infernale finale directement inspirée du tableau de Jérôme Bosch représente des enfers vraisemblables².

À travers ces deux films, nous est proposée une réflexion sur la nature humaine et la quête de sens, et sur la manière dont nous naviguons entre nos désirs et nos responsabilités.

Daniel Wang Chung-Yu

The Clearing

Alexis Bistikas

*1993, Royaume-Uni - Grèce
7', n&b, son (mono), 35 mm*

Scénario : Alexis Bistikas
Producteur : Charles Steel, Tim Perell
Son : Letteris Charitos, Ian Selwyn
Photographie : Ian Dodds
Musique : Dominik Scherrer,
Manos Chatzidakis, Ged Barry
Avec : Derek Jarman, Phil Collins,
Sian Weber...

Les Contes de Canterbury

I Racconti di Canterbury

The Canterbury Tales

Pier Paolo Pasolini

*1972, Italie - France
111', Technicolor, son (mono), 35 mm*

Scénario : Pier Paolo Pasolini d'après
l'œuvre homonyme de Geoffroy Chaucer
Assistant réalisateur : Sergio Citti,
Umberto Angelucci, Peter Shepherd
Photographie : Tonino Delli Colli
Musique : Ennio Morricone,
Pier Paolo Pasolini
Décor : Dante Ferretti
Producteur : Alberto Grimaldi
Sociétés de production : P.E.A. - Produzioni
Europee Associati (Roma), Les Productions
Artistes Associés (Paris)
Distinction : Ours d'or à la Berlinale (Festival
international du film de Berlin, 1972)
Avec : Hugh Griffith, Josephine Chaplin,
Laura Betti, Franco Citti, Ninetto Davoli,
Alan Webb, Pier Paolo Pasolini,
J.P. van Dyne...

¹ J. Rabat, *Pasolini, corps vu - corps nu*, Paris, Éditions de la variation, 2022, p. 97
² Ibid.



Carnaval, les feux du printemps

Dans *Le Jardin des délices* de Bosch, le monde déborde. Formes, désirs, célébrations secrètes s'entrelacent. Son Jardin avale les corps, les métamorphose, les mêle et les hybride à ses propres rythmes. Sous la beauté, quelque chose gronde. Un ordre ancien attend ses offrandes.

Ce même vertige traverse la séance.

Le film *The Wicker Man* de Robin Hardy, nous plonge dans une île paradisiaque et mystérieuse. Dans la joie, l'ouverture et le partage, les insulaires n'ont rien à cacher. Pourtant quelque chose d'étouffant émerge. Le folklore n'est pas un souvenir, il est une règle. Cette joie initiale a un prix, l'étranger, qui refuse d'en comprendre les signes, devient offrande.

On garde ce rythme dans *Este es mi reino*, mais la fête est plus fragile : quelques hommes, un été, le silence. Les gestes les plus simples deviennent rituels que personne ne nomme, mais que chacun suit. De la même manière, une tension invisible surgit comme un souffle ancien.

Le territoire devient corps et la nature exige, elle ne pardonne pas. L'humain, qu'il chante ou qu'il lutte, reste pris dans un cycle plus vaste, où toute fête porte en elle la promesse d'un feu.

Tainá Bouffay et Yasmine Betioui

Este es mi reino

This is my Kingdom

Carlos Reygadas

2010, Mexique

13', coul., sonore

The Wicker Man

Le Dieu d'osier

Robin Hardy

1973, Royaume-Uni

94', coul., sonore

Dates de sortie en France : 10 janvier 2007

Scénario : Anthony Shaffer,
d'après le roman de David Pinner, *Ritual*
Assistants réalisateurs : Jake Wright
et Brian W. Cook
Photographie : Harry Waxman
Musique : Paul Giovanni
Montage : Eric Boyd-Perkins
Décors : Seamus Flannery
Costumes : Sue Yelland
Production : Peter Snell
Production : British Lion Film Corporation
(UK) et Warner Bros. (USA)
Distinctions : Licorne d'or au festival
international du film fantastique et de
science-fiction de Paris (1974), Saturn
Awards du meilleur film d'horreur (1979)
Avec : Edward Woodward, Christopher Lee,
Britt Ekland, Gerry Cowper, Diane Cilento,
Ingrid Pitt, Lindsay Kemp, Russell Waters,
Aubrey Morris, Irene Sunters, Walter Carr,
Fiona Kennedy...



Le jeu des inspirations

En présence de Giulia Filacanapa

Souvent, les récits qui nous sont parvenus de la Grèce antique et de la Rome impériale l'ont été sous une forme fragmentaire, mais restent les témoignages précieux d'un monde ancien, frappé de troubles, de crises, de décadence. La forme du *Satyricon*, roman attribué au poète du I^{er} siècle Pétrone, en est exemplaire. Connu aujourd'hui sous la forme de trois épisodes seulement, ce texte porte un regard critique sur la société romaine, alors en proie à une grave dégradation morale au temps du règne de l'empereur Néron.

Des siècles plus tard, le peintre Jérôme Bosch soumet notre regard à une vision d'un monde mêlant références bibliques, tentations des péchés et plaisirs charnels. La composition du triptyque *Le Jardin des délices* offre une multitude de scènes exigeant de voyager et errer parmi elles, et qui toutes ensemble produisent un vertigineux fourmillement. Chaque récit n'y est plus linéaire, mais morcelée, proliférant, labyrinthique.

Federico Fellini mobilise à son tour cette forme épisodique dans son film *Satyricon*, en s'inspirant librement des fragments laissés par Pétrone : le cinéaste joue avec cette structure, alternant ellipses, séquences autonomes et continuité narrative. À la manière de Bosch et de Pétrone, Fellini compose une fresque de la décadence, saturée d'excès. La séquence du festin de Trimalcion en est emblématique : l'orgie de nourriture et de corps, ridicule et outrancière, balaye nos repères et nos attentes. La lecture de ces deux œuvres met en lumière le travail de Bosch et Fellini qui, sous une forme semblable, mais chacun à leur manière, s'approprient l'héritage des récits antiques pour broser un portrait critique de leur monde contemporain.

Pierre Bary et Aisha Riaz Mohammad

Satyricon

Fellini Satyricon

Federico Fellini

1969 France Italie

130', coul., sonore

Scénario : Federico Fellini, Bernardino Zapponi et Brunello Rondi, d'après l'œuvre attribuée à Caius Petronius Arbiter, dit Pétrone

Photographie : Giuseppe Rotunno

Son : Oscar De Arcangelis

Montage : Ruggero Mastroianni et Adriana Olasio

Effets spéciaux : Adriano Pischiutta

Musique : Nino Rota

Décors : Danilo Donati, Luigi Scaccianoce, Federico Fellini

Costumes : Danilo Donati

Maquillages : Pierino Tosi

Coiffures : Luciano Vito

Perruques et masques : Rino Carboni

Production : Alberto Grimaldi, Produzioni

Europee Associati, Les Artistes associés

Distinction : Prix Pasinetti du Meilleur Film Italien à la Mostra de Venise de 1969

Avec : Martin Potter, Hiram Keller, Max Born, Magali Noël, Alain Cuny, Capucine, Salvo Randone, Lucia Bosé...



Le déluge, débordements mystiques

En présence de Jennifer Verraes

Après le passage du typhon Yolanda aux Philippines, des enfants tentent de survivre dans un pays dévasté en proie aux pluies diluviennes.

Dans de longs plans laissant le temps s'écouler et les jeux des enfants s'étendre dans de stériles répétitions de gestes, Lav Diaz filme à la fois l'espace dévasté et les êtres les plus vulnérables prisonniers de ce lieu.

Ce parti-pris paradoxal, de vouloir montrer à la fois la nature encore en partie en furie (les rivières sont prises par de brusques courants violents et des pluies torrentielles s'abattent soudainement) et des enfants bloqués, coincés dans une ville détruite, Diaz le règle par la mise en scène. Les longs plans tels des tableaux enferment les enfants dans les actions et les gestes répétitifs qu'ils réalisent devant la caméra, tandis que le format large de l'image invite à ouvrir le regard vers les lieux détruits par les courants. Plusieurs plans montrant une rivière en crue dont les flots mettent de nouveau la ville en péril rappellent bien la menace constante des aléas climatiques après le passage du typhon. Ainsi coexistent au sein de la même image l'enfermement des enfants et la menace des eaux.

Comme dans le tableau de Bosch, le déluge n'est pas montré à proprement parler, mais ses traces sur terre, ses empreintes, sont dévoilées, ainsi que leurs conséquences sur les êtres humains.

Marlène Foubert

Storm Children, book one

(Mga anak ng unos)

Lav Diaz

2014, Philippines

143', n&b, sonore

Mise en scène : Lav Diaz

Production : DMZ Docs, Sine Olivia Pilipinas



Ivresse de la musique

Des hommes cloués à des harpes, écrasés sous des luths et transpercés par des flûtes géantes. C'est ainsi que Jérôme Bosch illustre les excès des joueurs dans le troisième panneau de son triptyque *Le Jardin des Délices*. Cette vision infernale dénonce une passion poussée à l'extrême, jusqu'à la perte de soi, une thématique que l'on retrouve dans de nombreuses œuvres d'art, et que le cinéaste indien Satyajit Ray explore à son tour dans son quatrième long-métrage, *Le Salon de Musique*.

Ce film, presque autobiographique, sorti en France vingt-trois ans après sa sortie en Inde, exploite la richesse expressive de la musique classique indienne comme Ray ne l'avait encore jamais fait. « Le film se déploie comme s'il était lui-même une émanation du musical »¹, écrit Jean-Christophe Bailly à propos de cette œuvre et effectivement le sitar, le shehnai deux instruments de la musique indienne et la danse kathak ne servent pas seulement de décor sonore et visuel, ils structurent le récit, imposent leur rythme, et portent leur propre émotion.

À travers ces motifs musicaux se dessine le destin de Biswambhar Roy, un aristocrate bengali figé dans la nostalgie d'un passé révolu. Sa passion pour la musique devient un refuge, mais aussi un enfermement. Elle l'éloigne du monde, l'empêche de voir les mutations de son époque, et finit par le consumer, à l'image des damnés musicaux de Bosch.

Ces deux œuvres, bien que séparées par les siècles et les cultures, portent une même interrogation : la musique envoûtante mène-t-elle ceux qui l'aiment jusqu'à leur chute ?

Aïsha Riaz Mohammad

Le salon de musique

Jalsaghar

Satyajit Ray

1958, Inde

99', n&b, sonore

Sortie en Inde : 10 octobre 1958

Sortie en France : 18 février 1981

Scénario : Satyajit Ray, d'après une nouvelle de Tarashankar Bandyopadhyay

Photographie : Subrata Mitra

Décors : Bansi Chandragupta

Son : Durgadas Mitra

Montage : Dulal Dutta

Musique : Ustad Vilayat Khan

Production : Aurora Film Corporation,

Satyajit Ray

Avec : Chhabi Biswas, Gangapada Basu,

Padma Devi, Kali Sarkar, Tulsi Lahiri, Pinaki

Sengupta, Begum Akhtar, Roshan Kumar...

¹ Bailly. Jean-Christophe, « Le Salon de musique de Satyajit Ray (1958) : L'ombre portée du temps », *Cahier du Cinéma*, numéro 795, 2023, p.74



Entrée, plat, dessert / Gourmandises

Le péché de la gourmandise est symbolisé dans *Le Jardin des délices* par des personnages dévorant des œufs et des fruits gigantesques, dans une quête insatiable vouée à l'indigestion. Si la recherche du plaisir culinaire est parfois considérée comme une qualité, à quel moment se transforme-t-elle en défaut ? Où est la frontière entre gourmandise et goinfrerie ?

Dans *Le Cuisinier, le voleur, sa femme et son amant*, ce n'est pas par raffinement que le voyou Albert Spica dîne chaque soir dans son restaurant, mais par plaisir de manger à l'excès, peu importe ce qu'il y a dans son assiette. Quand sa femme s'éprend d'un client régulier, il plonge sa bande, ses employés et les deux amants dans une spirale d'obsécénité où se mêlent sexe, violence et gastronomie.

Du symbolisme des couleurs aux jeux de lumière, en passant par les corps attablés et les drapés, le film a tous les ingrédients d'un tableau de Johannes Vermeer, « le premier cinéaste de l'histoire » selon Godard¹. Greenaway, peintre de formation, revendique cette influence de la peinture néerlandaise². À la manière du triptyque de Bosch, il cloisonne l'espace en plusieurs décors distincts, chacun associé à une couleur, pour mieux briser l'ordre au fil de la décadence.

Ce quasi huis clos devient alors un théâtre de perversion où la notion de cycle, de la vie comme celui du système digestif, est sans cesse mise à mal. Sorti en 1989, *Le Cuisinier, le voleur, sa femme et son amant* pose aussi un regard cynique sur l'Angleterre de Thatcher, son anti-intellectualisme et son consumérisme décomplexé. Un portrait dur à avaler, encore aujourd'hui...

Romain Dupouy

Le Cuisinier, le voleur, sa femme et son amant

*The Cook, the Thief,
His Wife & Her Lover*

Peter Greenaway

*1989, Royaume-Uni – France
124', coul., sonore (Dolby Stereo)*

Scénario : Peter Greenaway
Photographie : Sacha Vierny
Costumes : Jean-Paul Gaultier
Montage : John Wilson
Musique : Michael Nyman
Décors : Ben van Os, Jan Roelfs
Casting : Sharon Howard-Field
Producteur : Kees Kasander
Coproducteurs : Pascale Dauman, Daniel Toscan du Plantier et Denis Wigman
Sociétés de production : Allarts Cook, Elsevier-Vendex Film Beheer

Avec : Helen Mirren, Michael Gambon, Richard Bohringer, Alan Howard, Tim Roth, Ciarán Hinds, Gary Olsen, Ewan Stewart, Roger Ashton-Griffiths, Ron Cook, Liz Smith, Emer Gillespie, Janet Henfrey, Arnie Breeveld, Tony Alleff, Paul Russell, Alex Kingston...

¹Johnson, S (2024). *Greenaway, Peter, Senses of Cinema* : <https://www.sensesofcinema.com/2024/great-directors/greenaway-peter/>

²Crawford, L (2022), *In the beginning was the image: an interview with Peter Greenaway*, British Film Institute



Énergétique, provocations et sacrilèges

Les films *A Movie* (1958) de Bruce Conner, *Fire in My Belly* (1986) de David Wojnarowicz, *For My Crushed Right Eye* (1968) de Toshio Matsumoto, et *Scorpio Rising* (1963) de Kenneth Anger explorent tous, à leur manière, un monde fragmenté, un monde où les repères spatiaux se trouvent brouillés, presque décomposés, où les identités et les réalités se présentent sous de multiples-formes inabouties. Ces quatre courts-métrages puissants aux esthétiques singulières et complémentaires interrogent la complexité du réel et notre capacité à (re)construire du lien dans un univers morcelé.

De manière radicale, ces films déconstruisent les formes traditionnelles du cinéma, s'inspirant souvent de l'ambiguïté et de la complexité de la condition humaine, ainsi représentées dans *Le Jardin des délices* de Jérôme Bosch. Le triptyque présente ici une diversité de scènes, plongées entre le Paradis, la Terre et l'Enfer, qui ne se rejoignent jamais de manière cohérente, mais qui, ensemble, créent une réflexion sur le monde et son mal-être profond.

Dans cette atmosphère chaotique, ces films, en écho avec l'œuvre de Bosch, nous forcent à accepter l'irrationalité, ainsi que la diversité d'un monde post-moderne. Les réalisateurs nous confrontent à travers des œuvres d'avant-garde et expérimentales à des visions de l'humanité qui comme dans le tableau de Bosch, se trouvent suspendues entre des forces qui s'opposent, sans résolution claire, et pleines de tensions et de contradictions.

Simon Cozette

A Movie

Bruce Conner

1958, États-Unis

12', n&b, sonore, 16 mm

Scorpio Rising :

Kenneth Anger

1963, États-Unis

28'30, coul., sonore, 16 mm

Musique : Jack Brooks, David Raksin

Scénario : Ernest D. Glucksman

Producteur : Ernest D. Glucksman

Producteurs associés : Arthur P. Schmidt

Avec : Ernie Allo, Bruce Byron, Frank Carifi, Steve Crandell...

For My Crushed Right Eyes

Toshio Matsumoto

1968, Japon

13', coul., sonore, 16 mm

Scénario : Toshio Matsumoto

Assistant réalisateur : Tatsuo Suzuki

Son : Kuniharu Akiyama

Sociétés de production : Art Theatre Guild

(ATG), Matsumoto Production Company

Producteur : Mitsuru Kudo, Keiko Machida

A Fire In My Belly :

David Wojnarowicz

1986-89, États-Unis

22', coul., sonore

Musique : Diamanda Galàs

Caméra additionnelle : Marion Scemama

Producteur : Michael Lupetin

Avec : David Wojnarowicz



L'Apocalypse, ou presque...

En présence de Jennifer Verraes

8

AVR

2026

Si le péril collapsologique, en forme de menace atomico-soviétique, travaille les névroses du peuple américain au crépuscule des années 1950, il est aussi le terreau fertile des œuvres de Science-Fiction d'après-guerre. *Le Monde, la Chair et le Diable*, inaugure les canons du genre post-apocalyptique, et de concert nous offre l'une des premières variations hollywoodiennes sur le thème du « dernier homme sur terre ».

À l'aube du 5^{ème} jour, Ralph Burton regagne la surface pour découvrir un monde dépeuplé. Désormais seul maître de New York, Burton n'a qu'à briser la vitrine et choisir une automobile, ou jeter la vaisselle par la fenêtre pour échapper aux corvées. La propriété est abolie laissant libre cours au consumérisme boulimique. La liberté absolue et l'inépuisable abondance, ou l'Éden américain.

Seulement, chez Burton, quelque chose fait sans cesse retour depuis les limbes de l'inconscient, contrariant les plaisirs pourtant offerts par ce *mall* à ciel ouvert. Film dialectique s'il en est, l'apocalypse y est prétexte à l'essai théorique : Burton est un homme noir, portant les plaies encore ouvertes de l'histoire des noirs aux États-Unis. Soumis aux compulsions de répétition d'un surmoi ségrégationniste, il suffit qu'apparaisse une jeune femme blanche pour que resurgisse, en forme de simulacre de servitude, l'ordre racial.

Et si ce film-apocalypse ne faisait que révéler aux spectateurs américains les fondements de leur société déséquilibrée ? Et si, plutôt que des possibles à venir, le film ne parlait que de son temps, de l'Amérique jetée dans la lutte pour les droits civiques ? Surtout... Et si McDougall saisisait déjà les limites de la Science-Fiction, qui irrémédiablement nous renvoie à l'impuissance de l'humanité à penser un monde radicalement nouveau ?

McDougall clôt le récit en ouvrant sur un nouvel ordre possible : bienheureux celui qui prétendrait pouvoir le penser ; le cinéaste se garde bien de le décrire.

Pierre Bary

Le Monde, la Chair et le Diable

The World, the Flesh and the Devil

Ronald MacDougall

1959, États-Unis

95', n&b, sonore

Scénario : Ronald MacDougall,
d'après le roman *The Purple Cloud*
de Matthew Phipps Shiel

Montage : Harold F. Kress

Photographie : Harold J. Marzorati

Musique : Miklós Rózsa

Costumes : Kitty Mager

Maquillage : William Tuttle

Décorateur de plateau : F. Keogh Gleason,
Henry Grace

Direction artistique : Paul Groesse,
William A. Horning

Production : George Englund, Harry Belafonte

Avec : Harry Belafonte, Inger Stevens,
Mel Ferrer





Le jardin des délices (Le déluge)

Jérôme Bosch

Tableau extérieur (triptyque fermé)

Le mercredi, 12 h 30*

Salle de projection Bleue Nuit Tropicale

A1 181 – Bâtiment A

* Attention : cet horaire peut parfois être avancé à 12 h ou 12 h 15

Les ciné-clubs réagissent à la fois contre l'inertie du grand public et encouragent toute œuvre sincère, toute tentative marquant l'ambition louable de creuser l'expression cinématographique plus avant, de l'amplifier, de la développer hors des traditions, des préjugés instaurés par les découvertes déjà faites et ainsi des contingences commerciales.

Germaine Dulac, 1931

UFR Arts, Philosophie, Esthétique
Département Cinéma

Paris 8 Université des créations
2, rue de la Liberté
93526 Saint-Denis

01 49 40 67 89

Métro ligne 13 / Saint-Denis Université

Retrouvez toute la programmation sur
www.artweb.univ-paris8.fr et sur www-8etdemi.univ-paris8.fr